



Le commerce restably. En vers bvrlesqves.

<https://hdl.handle.net/1874/362773>

L E

COMMERCE

RE ST A B L Y.

EN VERS BURLESQUES.



A P A R I S,
Chez NICOLAS DE LA VIGNE,
près Saint Hilaire.

M. D C. XLIX.
AVEC PERMISSION.

L. F.

COMMERCE

RESTAURY

EN VERS BARLESOVES



A PARIS
Chez NICOLAS DE LA VIGNE
près Saint Hilaire

M. D. C. L. IX
AVEC PERMISSION



L E

COMMERCE RESTABLY.

EN VERS BURLESQVES.



V.S, voicy le temps qu'il faut rire,
Et chercher vne pelle à frire :
Car les œufs viennent maintenant
Comme auant Carême-prenant.
On sçait par le dire des Sages
Qu'on a desbouché les passages,
Et que malgré tous les faschez

Ils ne feront plus rebouchez.
En viuray bien plus à mon ayse,
Et desia mon ventre s'appaïse,
Preuoyant que dorefnauant
I'en humeray plus tant de vent,

Iciure par saincte Martine
 Que tous les iours dans ma poitrine
 Il naïssoit des exhalaisons
 Pour fournir toutes les Saisons,,
 Vous eussiez dit d'un gros tonnerre,
 Quand ces vents en sortant grand erre,
 Et trompetant à reculons
 Alloient assaillir mes talons.
 A cette heure ie vöy la presse
 De sainct Denis & de Gonesse,
 Dans nos marchez heureusement
 Nous donner du pain de froment.
 Je prie Dieu qu'il continue
 De pleuvoir vne telle nuë,
 Et que la Reyne deormais
 Ne nous empesche plus ces mets,
 Il ne m'en chaut que son attente
 D'une autre façon me contente,
 Si i'ay tousiours dequoy piller,
 Ne m'en chaut où ie dois aller.
 Il est vray que mon esperance
 Est la raix de toute la France,
 Et ie serois bien-aïse aussi
 Que l'on y vescu sans soucy:
 Mais puis que Mazarin desire
 Que nous n'ayons plus nostre Sire,
 Et qu'au lieu qu'il soit avec nous
 Il aille à la gueule des loups,
 Ie bous derage, & il me tarde
 Que ie n'aye vne halebarde
 Pour en faire des faux montans
 Dont tous ne soient pas trop contents
 A la teste de nostre armée
 J'iray d'une main animée

Chocquer ce meschant Cardinal
 Qui nous a causé tant de mal,
 Mais que dis-je ? non il faut dire,
 Ce Loup, ce Bouc, & ce Satyre,
 Cét Enchanteur, cét Assassin
 Qui porte la guerre en son sein,
 Il n'a garde, à ce que ie pense,
 D'apporter deuant moy sa panse,
 Car s'il eschapoit de ma main,
 Croyez que ce seroit en vain,
 Ie sçay qu'un plus grand personnage
 Sur luy doit assouir sa rage,
 Soit Conty, d'Elbœuf, ou Beaufort,
 Longueuille, Haudancourt le fort,
 Ou bien l' Estranger qui s'auance
 Pour danser à nostre cadance.
 A propos, ie luy sçay bon gré,
 Pour ce qu'il ne soit point entré
 Dedans la France pour nous nuire,
 Et s'il m'estoit permis de dire
 Ce que i'ay dans l'entendement,
 Ie confesserois hardiment
 Que ie serois de sa cordelle
 S'il venoit pour Mademoiselle,
 Parce qu'elle merite bien
 Que l'on luy fasse quelque rien,
 Et qu'un Amant, comme ce Prince
 Viene visiter sa Prouince,
 Puis qu'à un si Diuin aspect
 On doit tout faire avec respect,
 Et qu'il n'est rien qu'on n'entreprene,
 Pour elle qui doit estre Reine.
 Elle a tousiours esté pour nous,
 Rabbatant les traits & les coups

Que la Reyne estant en colere,
 Vouloit ioindre à nostre misere.
 Mais ie crains quelque different
 Qui sera peut-estre bien grand
 Qu'un Prince né dans nostre France,
 Preuoyant que son esperance
 Soit autre que ne sont ses vœux
 Lette le feu dessus nos feux,
 Et qu'un prince de la Bretagne
 Naille attaquer l'Agent d'Espagne,
 Ceferoit rangreger nos maux,
 En courant de plus grands travaux,
 Epensant trouver vn asyle
 Tomber de la ybde dans Seylle.
 Dieu pour vn peu nous ragautter
 Vucille ce malheur nous oster.
 Mais à ce que ie vois, ma plume
 En escriuant plus se ralume,
 Et oubliant mon appetit
 S'esloigne petit à petit
 Du suiet qui me fait escrire,
 Car i'auois commencé de dire
 Que ces Maraux de Boulengers
 Auoient fait les pains si legers
 Que l'on pensoit que la famine
 Faisoit peur à nostre farine,
 Pour moy ie croyois aisement
 Qu'il ne croissoit plus de froment,
 Et que la Beauce & la Champagne
 Auoient arresté leur campagne
 Sans iamais nous vouloir fournir
 Du bled pour nous entretenir
 Je suis trompé, car l'un & l'autre
 A soin de nostre patenostre

Car les vœux que nous auons faits
 Nous rendent enfin satisfaits.
 L'autre iour à la promenade
 Je fus avec mon camarade,
 Visiter Ville-Iuifue, afin
 De reconnoistre à quelle fin
 On faisoit ces belles tranchées,
 Si profondes, si bien hachées,
 Qu'on diroit à les bien nommer
 Que sont celles de Saint Omer;
 Elles sont sans doute bien faites,
 Et seruiront bien de retraittes
 Aux soldats, pour bien repousser
 Ceux là qui les voudroient forcer;
 En chemin ie voyois des hommes,
 Des femmes, des cheuaux de sômes,
 Qui apportoient de tous costez
 De quoy nous faire des pastez,
 Les vns sur leurs espauls larges
 Auoient de blé de lourdes charges,
 Les autres courboient sur le faix
 Depains qui estoient desia faits,
 Les autres à grand pas de gruë
 portoient de la chair toute cruë,
 Des veaux, des cochons, & des bœufs
 Les autres des oignons, des œufs,
 Des cheruis, & des carottes
 Qu'ils auoient arraché des crottes,
 Enfin ployant sous le fardeau
 Chacun apportoit son morceau,
 Et comme j'auois des lunettes
 Bien claires, bien longues & nettes,
 Je veis à droit & à reuers
 Que les chemins estoient ouuerts.

He! Dieu, que i'eus alors de ioye,
 Je iure par Sainte Mont-joye
 Que iamais saint en Paradis
 N'eut tant de plaisir que ie dis,
 Et ce qui combloit ma lieffe
 C'est que ie voyois tant de presse
 De grôs Bourgeois & d'artisans,
 De soldats, & de payfans,
 D'hommes, de femmes & de filles
 Qu'on voyoit toutes les familles
 Se réiouyr, & badiner
 Voyant arriuer à disner.
 Pour moy ie confesse qu'à l'heure
 L'eussè bien fait là ma demeure
 Si le soleil tout abaissé
 Malgré moy ne m'eut point chassé.

F I N.